

le surnaturel n'est plus guère qu'un vain mot auquel ne répond plus aucune idée, ou bien qui ne réveille que des idées incomplètes, inexactes, fausses, quand il en réveille quelques-unes. C'est donc accomplir un grand devoir et rendre en même temps un grand service que de traiter la question du surnaturel, question fondamentale qui se trouve au fond de toutes les questions agitées par les hommes, principalement au fond de celles qui les occupent aujourd'hui; question dont la connaissance est absolument nécessaire à qui veut résoudre bien toutes les autres et éviter de se jeter tête baissée dans des abîmes. C'est pour accomplir ce devoir que nous écrivons aujourd'hui, et nous tâcherons d'être dans notre travail aussi bref, aussi clair que possible.

Remontant des effets aux causes, nous sommes forcé d'admettre, en contemplant le vaste champ de la création, sa beauté, ses ravissantes harmonies, qu'il existe un être nécessaire, par conséquent éternel et infiniment parfait. Cet être, nous l'appelons DIEU. Principe de toutes les intelligences, il se connaît nécessairement lui-même, et nécessairement aussi il se connaît dans toute la mesure où il est intelligible, dans toutes les splendeurs de sa gloire, car autrement il ne serait pas infiniment parfait, il ne serait pas LUI. Puisqu'il est infini, la connaissance qu'il a de lui-même est donc infinie, c'est-à-dire en équation parfaite avec l'objet à connaître. Cette connaissance que Dieu a de lui-même, lui est essentiellement propre et ne saurait être communiquée à la nature d'aucun être créé ou possible, si parfait qu'on le suppose; car nul autre que Dieu ne peut être infini par nature, ce qui ne serait pas cependant si un être autre que lui pouvait avoir une science infinie. Elle constitue dans la substance divine un second mode ou manière de subsister qu'on appelle le Verbe.

De la connaissance du vrai, du bon, du beau souverain naît l'amour; or, Dieu, se connaissant, s'aime nécessairement; océan sans rivages de perfections, il s'aime dans toute la mesure où il est aimable, c'est-à-dire infiniment. Cet amour, qu'il a pour lui-même, lui est essentiellement propre, comme la connaissance qu'il a de lui-même, et il est incommunicable à la nature d'aucun être. Il constitue dans la substance divine un troisième mode ou manière de subsister qu'on appelle le Saint-Esprit.

En d'autres termes, la connaissance que Dieu a de lui-même et l'amour qui, procédant de cette connaissance, jaillit de la plénitude de son être, atteignent sa substance divine, la pénètrent complètement et entièrement. Dieu se connaît et s'aime d'après un mode de connaître et d'aimer qui lui est exclusivement propre, qui ne saurait appartenir naturellement à aucune autre créature; et cette connaissance et cet amour sont des opérations essentiellement divines qui constituent la vie propre et intime de l'Être infini, son ineffable béatitude, en un mot le mystère de l'adorable Trinité, mystère dont la révélation seule pouvait nous faire connaître l'existence et dont nulle intelligence créée, fut-elle la plus parfaite qu'il soit possible de concevoir, n'aurait put avoir la moindre idée.

Dieu et les opérations ineffables, dans lesquelles consiste sa vie propre, constituent le surnaturel absolu, le surnaturel nécessaire et par essence. Ce surnaturel, d'après ce que nous dit la raison et ce que nous enseigne en même temps la théologie catholique, ne peut se trouver naturellement qu'en Dieu, car si Dieu pouvait créer un être intrinsèquement surnaturel, c'est-à-dire un être qui, en vertu des propriétés ou des principes constitutifs de sa nature, aurait droit de le connaître comme il se connaît lui-même, de l'aimer du même amour dont il s'aime lui-même, cet être créé serait Dieu, ce qui est absurde et impie. Si donc le surnaturel absolu ou le divin se trouve dans les êtres intelligents créés, il ne s'y trouve que par participation, par

manière de mode, de forme surajoutée, d'accident, de perfection divine.

En dehors de cette manière divine et essentiellement surnaturelle de connaître Dieu, de l'aimer et d'en jouir, il n'en existe qu'une autre qui n'est et ne peut être que naturelle, qui par conséquent diffère autant de la première en grandeur, en sublimité, en perfection que la fin diffère de l'infini. Pour le bien comprendre, il suffit de quelques considérations.

Dieu est infiniment sage, et son infinie sagesse resplendit dans toutes ses œuvres. Lors donc qu'il tire un être du néant, qu'il l'appelle au bienfait de l'existence, il doit à sa sagesse de donner trois choses à cet être: une nature, une fin conforme à cette nature, et des moyens propres à lui faire atteindre sa fin. Il est impossible que Dieu agisse autrement sans se manquer à lui-même. Il résulte de là, qu'étant donnée la nature d'un être, il est facile de dire quelle est sa fin, et qu'étant connues la nature et la fin du même être, il est facile de découvrir les moyens dont il doit être pourvu pour arriver à cette fin.

Quoique le nombre des êtres possibles et créables soit infini, il faudra toujours, quelle que soit la perfection de la nature d'un être créé, qu'il y ait entre sa nature, sa fin et les moyens d'y arriver une proportion rigoureuse. La nature d'un être, la fin à laquelle il est destiné, et les moyens qui doivent le mettre en rapport avec cette fin constituant dans leur ensemble ce qu'on appelle un ordre, l'ordre qui résultera de cette proportion rigoureuse ne sera jamais que naturel pour cet être, bien qu'il puisse être surnaturel, mais d'un surnaturel relatif ou improprement dit, par rapport à un autre être créé doué d'une perfection moins grande.

Faisons maintenant l'explication de ces principes. Par sa nature, l'homme est un être intelligent, libre, capable de connaître, de vouloir et d'aimer. Sa nature étant telle, il est évident que sa fin ne peut être autre que de connaître la vérité première, d'aimer le bien suprême, qui est Dieu, le bien vrai et substantiel, et ainsi de le posséder de manière à satisfaire pleinement sa capacité naturelle. Mais le mode d'après lequel il connaîtra Dieu et l'aimera, diffèrera du mode d'après lequel Dieu se connaît et s'aime de toute la différence qui existe entre le fini et l'infini. Il ne connaîtra Dieu qu'abstractivement, quo par voie de conséquence, que par les effets produits par sa toute-puissance en dehors de lui, c'est-à-dire par l'intermédiaire des créatures qui réfléchissent chacune à leur manière quelque chose de ses infinies perfections; il le connaîtra comme simple auteur de sa nature, comme cause première et nécessaire de tout ce qui existe, mais non pas en lui-même, par un acte qui atteigne sa substance divine. En d'autres termes, il connaîtra Dieu de la même manière que nous connaissons un architecte en contemplant un magnifique palais. La vue de ce palais ne vous dirait que ceci: un homme a construit cet édifice grandiose et si bien proportionné, et cet homme, vu l'idée qu'il a si magnifiquement réalisée, ne peut être que très intelligent et très-habile; mais elle ne vous dirait absolument rien de la taille exacte, de la figure propre, des traits particuliers, de la substance de cet architecte.

De même aussi l'homme, en se contemplant lui-même et en portant ses regards sur les objets créés qui l'environnent, dit: il y a certainement une cause première de tout ce que je vois; c'est elle qui m'a donné l'être et qui a tiré du néant ces créatures si belles et si variées qui charment mes regards, qui leur a donné tout ce qu'elles ont; cette cause doit être infiniment parfaite; cependant, je ne saurais dire qu'elle est en elle-même, je n'ai jamais vu sa substance.

Cette connaissance de Dieu par ses œuvres est une connaissance purement naturelle, et c'est la seule que nous puissions avoir par l'énergie propre de notre nature; c'est aussi la seule